

« La banalité du mal » :
la soumission à l'autorité suffit-elle pour
transformer un homme ordinaire en bourreau ?

Noémie GOUY
Université de Nantes
CRINI, EA 1162
noemie.gouy@univ-nantes.fr

Résumé

Au cours de notre dernière journée d'étude des doctorants en études hispaniques et dans le cadre de nos recherches autour de l'Histoire et de la mémoire des femmes espagnoles au sein de l'univers carcéral de la guerre et de l'après-guerre civile, nous avons souhaité aborder la notion de « banalité du mal » – expression employée par Hannah Arendt dans son ouvrage *Eichmann à Jérusalem*¹ publié en 1963.

Resumen

Durante la última jornada de estudios de los estudiantes de doctorado de filología española, y con relación a mis investigaciones sobre la Historia y la memoria de las mujeres españolas en las cárceles de la guerra y de la posguerra, deseaba tratar el tema de la “banalidad del mal” – término acuñado por Hannah Arendt en su obra *Eichmann en Jerusalén* publicada en 1963.

Mots-clés : régimes totalitaires, répression, peur, obéissance, soumission

Palabras claves: regímenes totalitarios, represión, miedo, obediencia, sumisión

Plan

Introduction
La « banalité du mal » sous le Troisième Reich
La « banalité du mal » sous le Franquisme
Conclusion

Introduction

L'expression « banalité du mal » provient du sous-titre du livre qu'Hannah Arendt, philosophe américaine d'origine juive allemande, a consacré au procès d'Adolf Eichmann, haut fonctionnaire nazi chargé de l'organisation de la déportation des Juifs durant la II Guerre Mondiale. H. Arendt était alors envoyée spéciale du *New York Times* au procès de Jérusalem. En 1963, la publication de l'œuvre *Eichmann à Jérusalem* suscita de grandes polémiques. Dans cet ouvrage, c'est un nouvel Eichmann que l'auteur donne à voir à ses lecteurs. À

¹ H. ARENDT, *Eichmann à Jérusalem : Rapport sur la Banalité du Mal* [1966], traduit par A. Guérin et M.-I. Brudny, Paris, Gallimard, 1991.

travers sa réflexion, la philosophe souhaite démontrer que cet homme, ce criminel nazi, n'était pas une figure démoniaque. Adolf Eichmann incarnerait simplement l'« absence de pensée » chez l'être humain. Selon H. Arendt, les fonctionnaires nazis n'étaient pas des monstres mais des bureaucrates de l'immense machine de mort et le mal dont ils se rendaient coupables n'était pas nécessairement l'accomplissement volontaire et conscient d'actes diaboliques.

Mais, comment la monstruosité d'un régime peut-elle s'appuyer sur le travail ordinaire de fonctionnaires soumis aux ordres d'une autorité cruelle ? Qui sont ces hommes ? Quel parcours les conduit à occuper de telles fonctions ? Sont-ils totalement dépourvus de sensibilité ? Pour trouver les réponses à nos questions, nous analyserons dans un premier temps le cas de deux fonctionnaires nazis : celui d'Adolf Eichmann, puis celui de Franz Stangl. Nous étudierons ensuite le système répressif mis en place sous la dictature du Général Franco. Cet exposé nous permettra de poser les bases de notre réflexion afin d'approfondir notre connaissance de ce qui est au cœur de notre recherche : le milieu carcéral franquiste.

La « banalité du mal » sous le Troisième Reich

Les psychiatres qui avaient examiné Eichmann avaient conclu que cet ancien fonctionnaire était un homme tout à fait « normal » dans la mesure où « il n'était pas une “exception” dans le régime nazi. Mais, étant donné ce qu'était le Troisième Reich, seules des “exceptions” auraient réagi “normalement”². » En effet, dans le cadre du système juridique nazi, Adolf Eichmann avait commis des actes « pour lesquels vous êtes décoré si vous êtes vainqueur et envoyé à l'échafaud si vous êtes vaincu³. » Ainsi, au cours de son procès, Eichmann s'était efforcé de prouver qu'il n'était pas un sadique, aveuglé par la haine qu'il ressentait envers les Juifs. Il ne cessait d'affirmer qu'il n'avait fait qu'exécuter les ordres d'Hitler.

Selon H. Arendt, Eichmann n'aurait eu mauvaise conscience que s'il n'avait pas suivi et appliqué soigneusement les directives imposées – « ordres de dépêcher des millions d'hommes, de femmes et d'enfants, à la mort, avec un zèle extraordinaire et un soin méticuleux⁴ ». Comme le souligne la philosophe allemande, Eichmann avait toujours été un citoyen respectueux de la loi et n'avait montré aucune volonté délibérée de faire le mal. Ce qu'il fit ne serait un crime que rétrospectivement.

À travers la lecture de l'ouvrage *Eichmann à Jérusalem*, nous apprenons par ailleurs que ce dernier n'avait jamais partagé les idéaux nazis. Il méconnaissait même le programme du parti. Cet homme, qui semblait n'avoir aucune confiance en lui, cherchait simplement une voie vers laquelle se tourner pour se sentir enfin utile et admiré de sa propre famille. En intégrant le mouvement nazi, Eichmann souhaitait aller de l'avant, oublier les déceptions passées et repartir à zéro. Il affirmait fièrement qu'il avait toujours fait son devoir – celui d'obéir à tous les ordres comme l'exigeait son serment. Selon lui, il était resté loyal au régime et avait ainsi rendu honneur au Führer. Eichmann était très croyant et s'estimait l'un des messagers

² *Ibid.*, p. 50.

³ Tels ont été les termes employés par la défense lors du procès : *ibid.*, p. 42.

⁴ *Ibid.*, p. 48.

confidentiels de Dieu. Ainsi, le fait de s'être engagé dans un processus historique unique, et la reconnaissance du travail accompli, lui procuraient une immense fierté.

Précisons qu'Adolf Eichmann ne prenait jamais de décisions seul mais agissait conformément aux ordres. Sous le Troisième Reich, la parole du Führer était la loi fondamentale du pays : « Nous savons que ce que nous attendons de vous est "surhumain" : il vous faudra être surhumainement inhumain⁵. » La loi, c'était la loi et aucune exception ne serait faite. Mais Eichmann avait-il réfléchi aux conséquences de cette obéissance aveugle ?

Dans son ouvrage *Un si fragile vernis d'humanité*⁶, publié en 2005, Michel Terestchenko poursuit l'analyse menée par Hannah Arendt. Cette servilité propre à Adolf Eichmann ne serait pas la seule forme d'obéissance connue des criminels nazis. Entre avril et juin 1971, la journaliste et écrivain Gitta Sereny réalisa une série d'entretiens avec Franz Stangl, commandant du camp d'extermination de Treblinka. Terestchenko nous explique que

Au terme de cette lente et pénible reconstitution, le portrait qui se dégage de Stangl n'est pas celui d'un homme docile et monolithique [...]. La figure ambiguë qui apparaît est celle d'une conscience passive, tenue par la peur, qui se soumit progressivement à un enchaînement de compromis lui ôtant toute possibilité d'échapper à des fonctions qu'il se vit ou se crut contraint d'accepter pour assurer sa propre survie et celle des siens⁷.

Par son manque de courage à s'opposer à une autorité destructrice, à un régime totalitaire, Franz Stangl fut responsable de la mort de milliers d'hommes, de femmes et d'enfants. Cette peur insurmontable, cette lâcheté lui firent prendre des décisions contraires à sa propre éthique. Or, comme le rappelle Terestchenko – citant Marc Neuberger – :

Il n'est pas nécessaire qu'on ait agi de bon gré, qu'on ait adhéré intérieurement à son acte ou qu'on ait désiré ou voulu les conséquences de son acte pour en être responsable. On est donc notamment responsable des actes accomplis sous la menace car, s'il est vrai que dans ce cas on agit à contrecœur, on agit malgré tout intentionnellement et dans un but précis qui est d'éviter qu'autrui réalise le mal dont il nous menace⁸.

Stangl se sentait pris au piège, manipulé par un système dont il n'était qu'un pion. Il était donc incapable d'assumer ses actes comme étant véritablement les siens. Terestchenko cite l'ouvrage de Stanley Milgram, *La Soumission à l'autorité*⁹, dans lequel ce dernier décrit

l'un des traits psychologiques qui explique la difficulté pour un sujet de désobéir aux ordres, une fois qu'il a accepté ceux qu'on lui a précédemment donnés : pour échapper au processus dans lequel il a été progressivement pris, il lui faut reconnaître que tout ce qu'il a fait précédemment était critiquable, alors que continuer à obéir lui permet au contraire de croire au bien-fondé de ses conduites antérieures. Une telle prise de conscience exige une rupture, un rejet de ce passé comme inacceptable, et équivaut à un véritable traumatisme ; elle est comparable à une conversion et introduit une discontinuité radicale dans la vie de l'individu. De là l'importance décisive du refus d'obéir dès le début, de ne pas céder à la moindre exigence. Seul ce refus inaugural, premier,

⁵ *Ibid.*, p. 175.

⁶ M. TERESTCHENKO, *Un si fragile vernis d'humanité, Banalité du mal, banalité du bien*, Paris, La Découverte, 2005.

⁷ *Ibid.*, p. 72.

⁸ M. NEUBERGER, article « Responsabilité » in *Dictionnaire d'éthique et de philosophie morale*, p. 1308, in M. TERESTCHENKO, *op. cit.*, p. 87.

⁹ S. MILGRAM, *La Soumission à l'autorité*, traduit par E. Molinié, Paris, Calmann-Lévy, 1974.

permet de préserver l'intégrité morale et psychologique de l'individu en même temps que sa liberté. À défaut, le processus d'asservissement a toutes les chances de se poursuivre inexorablement¹⁰.

Comme Franz Stangl, ils furent des milliers à s'être retrouvés ainsi piégés.

Grâce à la violence et à la manipulation, les dictatures parviennent donc peu à peu à obtenir l'obéissance et la soumission des citoyens. Rares sont ceux qui trouvent en eux le courage d'affronter l'autorité absolue des régimes totalitaires.

La « banalité du mal » sous le Franquisme

Quittons à présent l'Allemagne du Führer et poursuivons notre analyse à travers l'Espagne du Caudillo. Après trois longues années de sanglants combats, l'armée insurgée avait gagné une Guerre Civile qui allait laisser de profondes cicatrices au sein de la population espagnole. Dès 1939, le pouvoir franquiste mit en place une efficace législation afin d'éliminer les derniers souvenirs de l'État républicain par l'annulation des droits et des libertés acquis sous la Seconde République. La propagande franquiste souhaitait discréditer le régime démocratique antérieur en l'accusant d'être responsable de la décadence politique et culturelle du pays. Ainsi mise au service de la Dictature, cette dernière avait pour principal objectif de promouvoir l'hégémonie du Général Franco et de réduire à néant l'influence de ceux qui seraient susceptibles de s'opposer au pouvoir.

Le Régime choisit de regrouper « les ennemis de la Nation » sous un nom commun qui soit suffisamment fort pour symboliser le danger, la menace, que ces derniers incarnaient. Quiconque ne respecterait pas les valeurs traditionnelles défendues par le camp nationaliste ne pourrait prétendre à la qualité d'« Espagnol ». Les « opposants » au régime étaient alors appelés les « Rouges » dont la couleur évoquait le Communisme, l'influence de Moscou. Le Caudillo considérait qu'ils avaient perverti l'essence de l'Espagne, les valeurs patriotiques hispaniques. De cette manière, les nationalistes légitimaient leur projet politique : le peuple espagnol devait s'unir contre cette menace qui se développait à l'intérieur même du pays et qui faisait obstacle à la volonté de pureté, d'unité et de grandeur nationale tant désirées par le Général Franco.

Carlota O'Neill décrit ce climat d'insécurité dans son roman autobiographique, *Una mujer en la guerra de España*. L'écrivain se souvient que « en la calle se hablaba de las "rojas", de las mujeres sin ley, de las mujeres condenadas y perdidas ; las tremendas mujeres destinadas al castigo por sus pecados¹¹. » L'instauration du nouveau régime avait donc provoqué d'importantes déchirures au sein de la société. Les « vainqueurs » ressentaient un profond dégoût envers les « Rouges », des êtres repoussants, indésirables, responsables de tant de crimes.

¹⁰ M. TERESTCHENKO, *op. cit.*, p. 94.

¹¹ C. O'NEILL, *Una mujer en la guerra de España*, Madrid, Oberón Grupo Anaya, 2003, p. 70 : « Dans la rue, on parlait des "rouges", des femmes sans loi, des femmes condamnées et perdues ; [...] les terribles rouges destinées à être punies pour leurs péchés. »

Sandrine Kott et Stéphane Michonneau rappellent que « les fascistes établissent leurs propres critères d'appartenance nationale et considèrent comme légitime, voire nécessaire, d'épurer la communauté du peuple de ses "parasites" et d'en empêcher la multiplication par des mesures eugéniques¹². » Il ne fait aucun doute que le combat mené par les « vainqueurs » contre l'ennemi « Rouge » permit à Franco de renforcer le sentiment d'unité nationale qu'il souhaitait à tout prix protéger. L'Espagne se fragmenta. Les « vaincus » de la Guerre Civile devenaient des étrangers dans leur propre pays. S. Kott et S. Michonneau précisent à ce sujet que

Les dirigeants fascistes développent des politiques qui tendent à assurer une régénération et une cohésion de la société. Mais derrière les images d'une communauté du peuple, unie et réconciliée dans la nation régénérée, les fascistes sont en réalité à l'origine de la dissolution de la société nationale¹³.

La profonde instabilité sociale qui régnait sous la Dictature était entretenue par le recours systématique à la terreur comme arme politique. À son arrivée au pouvoir, Franco avait refusé de négocier la paix. Il n'avait proposé aucun compromis. Les tribunaux militaires continuaient de célébrer des conseils de guerre, des procès rapides et sommaires. L'armée n'avait qu'une seule obsession : poursuivre indéfiniment dans le temps tous les « Rouges » d'Espagne. Ces militaires paraissaient aveuglés par les ambitions démesurées du régime franquiste et par la soif de pouvoir. Pour reprendre l'expression de José Manuel Sabín, il s'agissait en définitive de « l'application de la justice des vainqueurs aux vaincus.¹⁴ »

En organisant la peur, le régime franquiste manipulait la population. Hommes et femmes étaient quotidiennement sous tension, victimes d'un arbitraire système répressif. Tous se sentaient suspectés. Chaque jour les commissariats de police recevaient de nombreuses délations. Les dénonciateurs souhaitaient protéger leurs proches et pensaient ainsi échapper à tout soupçon. Les dénonciations se succédaient et les arrestations se multipliaient. Le peuple vivait dans l'insécurité la plus totale. D'après le roman autobiographique de Juana Doña,

Plus de la moitié de la population de Madrid se retrouvait persécutée ou emprisonnée. [...] beaucoup étaient découverts lors des incessantes "razzias" menées quartier par quartier, maison par maison. La terreur dominait la rue, la ville devenait une immense souricière. C'était une persécution systématique, constante, menée avec acharnement et méthode [...]. Les familles qui se décidaient à cacher un de ces persécutés ne résistaient pas longtemps à l'angoisse¹⁵.

Les interrogatoires menés par les policiers s'accompagnaient de tortures dans le but d'obtenir les informations suffisantes pour démanteler l'ensemble des réseaux de résistance clandestine. Les sous-sols étaient bien connus à Madrid pour les supplices qu'on y perpétrait. Chaque jour, ils étaient des dizaines à y entrer pour y être maltraités. Lors de ces arrestations massives les mauvais traitements étaient systématiques. Franco avait instauré un climat de terreur qu'il prenait soin de cultiver au quotidien. La peur devenait une arme redoutable pour soumettre

¹² S. KOTT et S. MICHONNEAU, *Dictionnaire des nations et des nationalismes dans l'Europe contemporaine*, Paris, Hatier, 2006, p. 108.

¹³ *Ibid.*, p. 111.

¹⁴ J.-M. SABIN, *Prisión y muerte en la España de postguerra*, Madrid, Ediciones Anaya & Mario Muchnik, 1996, p. 42.

¹⁵ J. DOÑA, *Depuis la nuit et le brouillard, Femmes dans les prisons franquistes*, Belgique, Editions Aden, 2009, p. 81.

l'ennemi. Les Droits de l'Homme se trouvaient totalement bafoués. Allongés sur un sol dur, humide et glacé, les prisonniers entendaient absolument toutes les souffrances de leurs camarades interrogés dans les pièces voisines. Leurs séjours au sein des commissariats pouvaient parfois se prolonger pendant plusieurs semaines, voire plusieurs mois. Les « Rouges » y étaient sans cesse persécutés. C'est par l'emploi de la violence que les policiers espéraient faire craquer les détenus afin qu'ils passent aux aveux, soulagés de mettre un terme à leurs souffrances. Mais où se trouve la limite de la douleur ? À quel moment la peur et la souffrance deviennent-elles insupportables ?

Les interrogatoires suivaient les méthodes brutales de la Gestapo, comme nous l'explique le journaliste Carlos Fonseca :

Las corrientes eléctricas en los pechos, muñecas y en los dedos de los pies y manos fue una práctica normal con los detenidos políticos, copiada de los miembros de la Gestapo alemana que se desplazaron a España para perseguir a los agentes de la III Internacional llegados durante la guerra civil en ayuda de la República. [...] Las torturas físicas se complementaban con humillaciones y vejaciones que buscaban el derrumbe psicológico del detenido, su anulación como persona. Muchas mujeres fueron peladas al cero, e incluso les raparon las cejas, para desposeerlas de su feminidad¹⁶.

Les détenues devenaient de véritables sujets d'expérience. J. Doña en témoigne. Durant la nuit, ou très tôt le matin, les activités commençaient dans les différentes sections des interrogatoires. La police allait et venait d'une section à une autre. Les franquistes parlaient fort et éclataient de rire, alors que chaque détenue attendait seule son tour, enfermée dans un des cachots du sous-sol : « Celle-là... une salope comme toutes les autres. Je parie qu'elle ne saura rien de ce qu'on va lui demander. Laissez-là-moi, vous allez voir si elle va cracher¹⁷. » Les insultes étaient régulières. Il s'agissait d'une méthode parmi d'autres utilisées par la police afin de faire parler les prisonnières. Par ailleurs, précisons que dans les prisons franquistes, les femmes n'avaient pas le statut de « prisonnières politiques ». Selon le Régime, les femmes arrêtées et incarcérées ne pouvaient l'être que pour des délits de prostitution ou de délinquance¹⁸. Elles étaient ainsi injustement rabaisées, accusées d'avoir des comportements indécents en public. Aussi, J. Doña explique que la première crainte des prisonnières lors des interrogatoires était « le viol, et les conséquences de celui-ci ajoutaient encore à l'horreur... [...], les hospices se remplissaient d'enfants qui ne sauraient jamais qu'ils étaient fils de la torture et de l'abandon¹⁹. »

Violenter la femme « Rouge » signifiait attaquer et détruire la République et ses idéaux. Il s'agissait d'annihiler l'idéologie adverse par la possession physique du corps féminin. Maria

¹⁶ C. FONSECA, *Trece Rosas Rojas* [2004], España, Temas de hoy, Historia viva, 2006, p. 161. : « Les décharges électriques sur la poitrine, les poignets et sur les doigts de pieds et des mains furent une pratique normale avec les détenues politiques, copiée des membres de la Gestapo allemande qui se déplacèrent en Espagne pour poursuivre les agents de la III Internationale arrivés durant la guerre civile pour aider la République. [...] Les tortures physiques étaient accompagnées d'humiliations et de brimades qui recherchaient l'écroulement psychologique du détenu, son annulation en tant que personne. De nombreuses femmes furent tondues, et on leur rasa même les sourcils pour les déposséder de leur féminité ».

¹⁷ J. DOÑA, *op. cit.*, p. 121.

¹⁸ La « Rouge », femme impure, était l'antithèse du modèle de la femme véritable, symbole de la moralité et de l'obéissance selon l'idéologie franquiste.

¹⁹ J. DOÑA, *op. cit.*, p. 177.

Republica, protagoniste fictive du roman de Agustin Gomez Arcos²⁰, réduite à l'état d'esclavage, fut elle aussi victime de la sauvagerie des hommes qui pratiquaient ce que S. Kott et S. Michonneau appellent le « viol biologique », permettant « la victoire symbolique du sperme des vainqueurs sur le corps des ennemis²¹ ». Le viol témoigne du « sadisme » de ces hommes qui n'écoulaient que leur soif de vengeance et leurs pulsions sexuelles. Dès le début de la Guerre Civile, les fascistes avaient démontré leur volonté d'asservir les femmes « Rouges ».

Sous le Franquisme, les policiers étaient devenus les véritables maîtres du système répressif. Ils agissaient en toute impunité, procédaient selon leur propre volonté et n'étaient jamais mis en cause. Ces hommes semblaient ne s'imposer aucune limite pour faire parler les détenues à n'importe quel prix. Comme l'explique C. O'Neill, « *el hombre de la selva irrumpió en el mundo de los seres civilizados y normales, esparciendo el terror y el espanto*²². » Entrer dans l'une des prisons de la Dictature franquiste, c'était donc pénétrer dans un univers de destruction, de souffrance. Pour reprendre les termes du journaliste Patrick Pépin, « au-delà de la disparition des repères matériels et physiques, c'est leur pays, c'est un peu eux-mêmes qu'ils ne reconnaissent plus²³. » Comment imaginer l'irrationalité de cet endroit, le Mal absolu qui le hantait ?

En Espagne, la répression des années quarante engendra un véritable génocide idéologique et humain. D'après l'analyse réalisée par l'historienne Ana Aguado, à l'issue des combats de la Guerre Civile, le nombre de prisonniers dépassait largement les trois cent mille personnes²⁴. Le traitement de la part du personnel était impitoyable. Les femmes étaient humiliées et torturées à la fois physiquement et moralement. Les enfants étaient eux aussi témoins des tortures infligées à leurs mères. La vision du « vaincu », rongé par le Mal, permettait au Régime de justifier la persécution et la torture appliquées de manière systématique. Dès le mois de mars 1939, et jusqu'en 1943, les condamnations à la peine capitale étaient régulières et les exécutions quotidiennes. Pour P. Pépin « l'éradication, coûte que coûte, de l'ennemi » démontre « des traces évidentes d'antisémitisme, dans le fascisme espagnol, lorsqu'il a commencé à se constituer.²⁵ »

À partir de ses études, le psychiatre militaire Antonio Vallejo Nágera souhaitait prouver l'infériorité mentale et la dégénérescence sociale de l'adversaire politique. Les analyses du médecin Vallejo Nágera font écho à celles menées par le mouvement totalitaire nazi. Aussi, dans son ouvrage *Les origines du totalitarisme*, H. Arendt détaille le système « soigneusement élaboré de preuves "scientifiques" qui [...] répondent encore à une certaine soif de vulgarisation en "démontrant" l'infériorité des Juifs²⁶ ». La population adhérait peu à

²⁰ A. GOMEZ-ARCOS, *Maria Republica*, France, Éditions Stock, 1976.

²¹ S. KOTT, S. MICHONNEAU, *op. cit.*, p. 159.

²² C. O'NEILL, *op. cit.*, p. 38 : « l'homme de la jungle fit irruption dans le monde des êtres civilisés et normaux, répandant la terreur et la frayeur ».

²³ P. PEPIN, *Histoires intimes de la Guerre d'Espagne, 1936-2006, La mémoire des vaincus* [2006], Paris, Nouveau Monde Editions, 2009, p. 139.

²⁴ A. AGUADO in J. GIL RONCALES, *Vivir en las cárceles de Franco, testimonio de una presa política*, Valencia, Institut Universitari d'Estudis de la Dona, 2007, p. 22.

²⁵ P. PEPIN, *op. cit.*, p. 196.

²⁶ H. ARENDT, *Les origines du totalitarisme*, Paris, Éditions du Seuil, 2005, p. 158-159.

peu à ces éléments idéologiques qui justifiaient les actions et les politiques de ségrégation mises en place par le Régime.

La société espagnole était comme noyée sous une vague de violence. Francisco Moreno Gómez précise, tout de même, qu'« *en España no se llegó a los excesos del nazismo en Alemania, pero la enorme mortandad de las cárceles franquistas sobre todo en 1941, revela también la voluntad de exterminio de los vencidos*²⁷. » Un seul et même objectif : déshumaniser l'Autre, détruire sa personnalité, son individualité. Ainsi, victime et bourreau n'appartenaient plus à la même espèce²⁸.

Conclusion

Selon Sa Révérence, personnage du roman *Maria Republica* de A. Gomez Arcos, « le Pouvoir se doit d'être aigre et rancunier. [...] Pour le construire, il faut une âme plus immorale que l'immoralité même²⁹. »

Comment a-t-il été possible à des individus tout à fait « ordinaires » d'adopter des comportements destructeurs et de se transformer en de véritables assassins ? Au cours de son étude autour des notions d' « absence à soi » et de « présence à soi », Terestchenko souligne

[...] la propension du plus grand nombre à se soumettre aux ordres d'une autorité cruelle, alors même qu'elle n'exerce sur eux d'autres pressions que celles qui résultent de la légitimité qu'ils lui accordent. Inutile donc de se placer dans les pires conditions pour saisir la propension ordinaire des êtres humains à oublier, en certaines circonstances, les principes et les règles de morale élémentaire qui devraient les porter à plus de résistance [...]³⁰.

Nous ne sommes donc pas prédéterminés à faire le Mal. La propagande, l'influence exercée par un groupe, la peur, sont autant de raisons qui peuvent conduire un individu à oublier les principes fondamentaux de l'humanité, à sacrifier ses propres valeurs, ses convictions, et à se soumettre ainsi à une autorité. Il n'est alors plus un Homme libre, responsable et autonome. Bien entendu, nos recherches autour de la « banalité du mal » méritent d'être approfondies. Néanmoins, cette première analyse nous démontre que l'identité humaine est extrêmement fragile et que nous devons donc tous rester vigilants.

²⁷ F. MORENO GOMEZ, *Córdoba en la posguerra, la represión y la guerrilla*, 1939, Córdoba, Francisco Baena editor, 1987, in J.-M. SABÍN, *Prisión y muerte en la España de postguerra*, Madrid, Ediciones Anaya & Mario Muchnik, 1996, p. 225 : « en Espagne nous n'avons pas atteint les excès du nazisme en Allemagne, mais l'énorme mortalité des prisons franquistes, surtout en 1941, révèle aussi une volonté d'extermination des vaincus ».

²⁸ « Pour annuler tout sentiment de culpabilité face aux déportés à éliminer, les SS [avaient] besoin de dégrader leurs victimes, de leur infliger des tourments et des privations corporelles de façon à les voir dans un état de déchéance physique et morale extrême. Qu'on imagine maintenant un homme privé [...] de tout ce qu'il possède ; ce sera un homme vide, réduit à la souffrance et au besoin, dénoué de tout discernement, oublieux de toute dignité : car il n'est pas rare, quand on a tout perdu, de se perdre soi-même ; ce sera un homme dont on pourra décider de la vie ou de la mort le cœur léger, sans aucune considération d'ordre humain [...]. » : cf. G. SANTAGOSTINO (dir.), *Shoah, mémoire et écriture : Primo Levi et le dialogue des savoirs*, Paris, L'Harmattan, 1997, p. 31.

²⁹ A. GOMEZ ARCOS, *op. cit.*, p. 219.

³⁰ M. TERESTCHENKO, *op. cit.*, p. 288.

Bibliographie

- ALCALDE, Carmen, *Mujeres en el franquismo : exiliadas, nacionalistas, opositoras*, Barcelona, Ediciones del Viento, 1996.
- ARENDRT, Hannah, *Les origines du totalitarisme*, Paris, Éditions du Seuil, 2005.
- , *Eichmann à Jérusalem : Rapport sur la Banalité du Mal* [1966], traduit par A. Guérin et M.-I. Brudny, Paris, Gallimard, 1991.
- BENNASSAR, Bartolomé, *La guerre d'Espagne et ses lendemains*, Paris, Éditions Perrin, 2004.
- CABRERO BLANCO, Claudia, *Mujeres contra el franquismo (Asturias 1937-1952) : vida cotidiana, represión y resistencia*, Oviedo, KRK Ediciones, 2006.
- CUEVAS GUTIERREZ, Tomasa, *Presas : mujeres en la cárceles franquistas*, Barcelona, Icaria Editorial, 2005.
- DOÑA, Juana, *Depuis la nuit et le brouillard, Femmes dans les prisons franquistes*, Belgique, Editions Aden, 2009.
- FONSECA, Carlos, *Trece Rosas Rojas* [2004], España, Temas de hoy, Historia viva, 2006.
- GINARD I FERON, David, *Matilde Landa : de la Institución libre de enseñanza a las prisiones franquistas*, España, Flor de Viento, 2005.
- GIL RONCALES, Jacinta, *Vivir en las cárceles de Franco, testimonio de una presa política*, Valencia, Institut Universitari d'Estudis de la Dona, 2007.
- GOMEZ-ARCOS, Agustín, *Maria Republica*, France, Éditions Stock, 1976.
- GOMEZ BRAVO, Gutmaro et MARCO, Jorge, *La obra del miedo, Violencia y sociedad en la España franquista (1936-1950)*, Barcelona, Ed. Península, 2011.
- GONZALEZ DURO, Enrique, *Los psiquiatras de Franco, Los rojos no estaban locos*, Barcelona, Ediciones Península, 2008.
- KOTT, Sandrine et MICHONNEAU Stéphane, *Dictionnaire des nations et des nationalismes dans l'Europe contemporaine*, Paris, Hatier, 2006.
- LAFUENTE, Isaias, *Tiempos de hambre, viaje a la España de posguerra*, Madrid, Temas de Hoy, Historia viva, 1999.
- LEVI, Primo, *Les naufragés et les rescapés : quarante ans après Auschwitz*, Paris, Gallimard, 1989.
- O'NEILL, Carlota, *Una mujer en la guerra de España*, Madrid, Oberón Grupo Anaya, 2003.
- PEPIN, Patrick, *Histoires intimes de la Guerre d'Espagne, 1936-2006, La mémoire des vaincus* [2006], Paris, Nouveau Monde Editions, 2009.
- PRESTON Paul, *La política de la venganza*, Barcelona, Península, 1997.
- RICHARDS Michael, *Un tiempo de silencio : la guerra y la cultura de represión en la España de Franco (1936-1945)*, Barcelona, Crítica Barcelona, 1999.
- R. CAÑIL, Ana, *Si a los tres años no he vuelto*, España, Espasa-Calpe, 2011.
- ROUSSET, David, *L'univers concentrationnaire*, Paris, Hachette Littératures, 1998.
- SABIN, José Manuel, *Prisión y muerte en la España de postguerra*, Madrid, Ediciones Anaya & Mario Muchnik, 1996.
- TERESTCHENKO, Michel, *Un si fragile vernis d'humanité, Banalité du mal, banalité du bien*, Paris, La Découverte, 2005.
- VINYES, Ricard, *Irredentas : Las presas políticas y sus hijos en las cárceles de Franco*, Madrid, temas de hoy, 2002.

Notice biographique

Noémie Gouy est doctorante du CRINI (EA 1162) depuis le mois de novembre 2010. Actuellement en quatrième année de thèse, elle étudie, à partir des œuvres de fiction (écrites et audiovisuelles), des documents d'archives et des témoignages, l'Histoire des femmes espagnoles au sein des prisons de la dictature franquiste. La répression, l'enfermement, l'exil intérieur, le destin des enfants incarcérés aux côtés de leurs mères, ainsi que le travail de mémoire, individuelle et collective, sont autant de thèmes abordés dans ses recherches.

Agent du développement culturel au sein de l'Association du Festival du Cinéma Espagnol de Nantes, Noémie Gouy participe notamment à la conception et à la mise en œuvre d'éléments de communication (site web, newsletter, revue de presse, *Gaceta*), ainsi qu'à la valorisation des expositions présentées durant le Festival.